

Entretien avec Lyne Charlebois, réalisatrice de *Borderline*

Michel Coulombe

Volume 26, numéro 1, hiver 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33481ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Coulombe, M. (2008). Entretien avec Lyne Charlebois, réalisatrice de *Borderline*. *Ciné-Bulles*, 26(1), 2-5.

Entretien avec Lyne Charlebois
réalisatrice de **Borderline**

« *Le livre est musical et je voulais que le film soit poétique.* »

Lyne Charlebois

MICHEL COULOMBE

Certains arrivent au long métrage presque du jour au lendemain. Soudainement. Sans qu'on les ait vus venir. D'autres y accèdent au bout d'un long parcours. Sans brûler les étapes. Parce que l'heure est venue. C'est le cas de Lyne Charlebois. Dans les années 1980, elle s'est distinguée en tant que photographe de plateau. Puis, elle a fait sa marque du côté du vidéoclip. Marjo, Laurence Jalbert, Daniel Bélanger, Vilain Pingouin, toute la gamme des chanteurs pop rock. Elle a aussi touché à la télévision avec les séries *Tabou*, *Nos étés* et *La Promesse*. Un jour, elle a eu envie de plonger et s'est lancée, sans le sou, dans la production d'une série de courts métrages regroupés sous le titre *Quel jour était-ce?*, sept films associés aux jours de la semaine. Il lui restait à monter une marche, une dernière, celle du long métrage. C'est fait. Tiré de deux œuvres autobiographiques parues aux Éditions du Boréal, *Borderline* et *La Brèche* de Marie-Sissi Labrèche, **Borderline**, son premier film, met en vedette Isabelle Blais, alias Kiki, ainsi que Sylvie Drapeau, Angèle Coutu, Marie-Chantal Perron, Pierre-Luc Brillant, Antoine Bertrand et Jean-Hugues Anglade.

La réalisatrice parle de son film avec ferveur, curieuse de savoir ce qu'on en pensera, incapable parfois de distinguer ce qui se trouvait dans les romans et ce qui s'y est ajouté à la scénarisation, encore imprégnée, un an plus tard, de ce tournage d'hiver qui lui a donné la piqure du cinéma.



Ciné-Bulles : D'où vous est venue l'idée d'adapter les livres de Marie-Sissi Labrèche?

Lyne Charlebois : La proposition est venue du producteur Roger Frappier. Il cherchait une femme pour porter à l'écran l'œuvre de Marie-Sissi Labrèche. Nous avons travaillé ensemble lui et moi, il y a des années, alors que j'étais photographe sur le plateau d'**Un zoo la nuit**, un film de Jean-Claude Lauzon. Par la suite, il a vu et apprécié mes courts métrages. Habituellement, Roger Frappier est réticent à ce qu'un auteur participe à l'adaptation cinématographique de son œuvre, mais il voyait les choses autrement dans le cas de Marie-Sissi Labrèche. Il nous a donc jumelées après avoir acquis les droits de *La Brèche*, la suite de *Borderline*. À la lecture du premier scène à scène, le personnage principal lui est apparu peu sympathique, ce qui n'avait rien d'étonnant car le livre raconte l'histoire d'une dépendante affective qui voit son professeur dans sa soupe. Lorsqu'on lit *La Brèche*, cela tombe probablement moins

sur les nerfs parce qu'il y a de la poésie. Au cinéma... Je lui ai donc proposé d'adapter aussi *Borderline*, qui me semblait avoir un plus grand potentiel cinématographique. Et nous nous sommes remis au travail.

Comment s'est passée la coécriture avec Marie-Sissi Labrèche, qui est aussi le personnage principal de cette histoire?

Absolument extraordinaire : j'avais mon personnage devant moi. Je pouvais donc lui poser toutes les questions qui me venaient à l'esprit. Il ne fallait pas que le scénario soit trop littéraire ou qu'on s'en tienne à un soliloque, alors nous avons pris des libertés par rapport aux livres, en développant des personnages, en en créant de nouveaux, toujours soucieuses de garder la poésie de l'œuvre d'origine. Lorsque nous écrivions ensemble, nous passions dix jours d'affilée dans une même maison sans nous laisser une seconde. À force de côtoyer Marie-Sissi

Labrèche, j'ai compris qu'elle n'avait pas d'ego. Zéro. C'est la seule personne que j'aie jamais rencontrée qui soit comme ça. Elle est d'une ouverture exemplaire, sans retenue ni méchanceté, et aussi très drôle. Ma rencontre avec elle constitue un événement dans ma vie. J'en suis venue à me dire que j'étais moi aussi, à un niveau différent, *borderline*.

Une dizaine d'années vous séparent. Êtes-vous facilement parvenue à vous fondre à son univers?

Nous avons vraiment écrit ensemble et beaucoup de choses dans le film m'appartiennent. Nous avons apporté des changements à l'histoire telle qu'elle la raconte dans les livres pour que cela fonctionne au cinéma. Ainsi je n'avais pas envie que Kiki se confie à un psy comme le personnage des livres, alors nous l'avons fait s'adresser à sa mère qui, dans le film, est muette, devenue catatonique.

Un long processus d'écriture?

Nous sommes passées par l'adaptation de *La Brèche*, ce qui a pris un an, et nous n'avons rien gardé de ce travail. Puis, nous nous sommes remises à l'écriture. Téléfilm Canada a refusé le projet une première fois, puis une deuxième, de sorte que j'y ai passé quatre ans au total.

Croyez-vous qu'il fallait une réalisatrice pour pouvoir filmer les trois actrices principales, Isabelle Blais, Sylvie Drapeau, Angèle Coutu?

C'est ce que voulait le producteur. Notre principale préoccupation au moment de faire le *casting* concernait Kiki. Toutes les actrices approchées aimaient le scénario et acceptaient de tourner nues. Moi, je l'avoue, je ne voulais pas Isabelle Blais, que je trouve certes excellente, mais un peu froide. Je cherchais plutôt une inconnue. Mais voilà, Isabelle Blais tenait à passer l'audition. Que dire sinon qu'elle était tellement bonne! Un véritable stradivarius! Elle réussissait à pleurer et à être baveuse en même temps. Quand nous avons regardé son audition Marie-Sissi et moi, nous pleurons. Pendant le tournage, même si nous tournions par -30 °C, même si certaines scènes exigeaient beaucoup d'elle, Isabelle Blais n'a posé aucune exigence, complètement au service du film. D'une générosité remarquable.

Pour le personnage de la mère, je voulais une actrice aux yeux bleus. Un caprice. Des actrices dans la quarantaine ont refusé de venir à l'audition parce



Lyne Charlebois — PHOTO : PIERRE DURY

« *Moi, je l'avoue, je ne voulais pas Isabelle Blais, que je trouve certes excellente, mais un peu froide.* »

qu'il n'y avait pas de texte. Et comme il fallait une femme qui ait l'air de 30, 40 et 50 ans, certaines d'entre elles ne voulaient pas d'un rôle qui les vieillirait. Quand j'ai arrêté mon choix sur Sylvie Drapeau, avec qui j'avais déjà travaillé, nous sommes allées ensemble à Saint-Jean-de-Dieu pour y observer des gens qui ressemblent au personnage. Je voulais que le jeu de Sylvie soit minimal, qu'elle en fasse le moins possible. Elle a fait preuve d'une concentration incroyable, notamment dans la scène où elle revoit sa mère, entourée de toutes ces personnes qui rient aux éclats. Au milieu des rires, elle ne bronche absolument pas!

Pour ce qui est de la grand-mère, je ne m'entendais pas avec le producteur. Nos choix différaient alors nous sommes retournés en *casting*. Certaines actrices de 70 ans, insultées, ont refusé de jouer une femme de leur âge. On nous disait d'appeler Madeleine Renaud, morte il y a plusieurs années! De plus, certaines actrices, par exemple Andrée Lapelle, ne voulaient tout simplement pas passer une audition. Je les comprends, mais c'est dommage. Le vendredi avant Noël, Angèle Coutu est venue à son tour en audition et le personnage se trouvait là, devant moi, les cheveux défaits, avec ses sacs. Encore aujourd'hui, je ne sais toujours pas si elle m'est apparue comme cela aux fins du rôle. Lorsque je lui ai dit qu'elle serait Mémé, j'ai posé une condition *sine qua non* : elle devait tourner sans maquillage,



Sylvie Drapeau, Isabelle Blais et Angèle Coutu dans *Borderline* – PHOTO : PIERRE DURY

sans brassière et les cheveux coupés. Angèle n'a pas hésité un instant. D'ailleurs, elle ne s'est pas regardée dans le miroir une seule fois sur le plateau et quand nous ne tournions pas, elle s'installait dans son décor sans dire un mot. Elle était Mémé. Extraordinaire.

Et Jean-Hugues Anglade?

Nous voulions que le professeur de littérature soit interprété par un Français. Mais j'ai d'abord offert le rôle à Gabriel Arcand. Il l'a refusé car il ne voyait pas l'enjeu de son personnage. L'homme qui a inspiré le personnage de Tchéky n'est pas un bel homme, mais je craignais qu'en optant pour un vieux croûton, on ne croie pas à sa relation avec Kiki. Il fallait un homme qui ait du charisme. Nous voulions soumettre le scénario à Tchéky Karyo, Pascal Greggory et Jean-Hugues Anglade, mais comme ils sont tous trois représentés par la même agence, il a fallu choisir et j'ai opté pour Jean-Hugues Anglade qui a tout de suite accepté. Je suis allée le voir à Paris avant le tournage pour m'assurer qu'il soit à l'aise avec ce qu'exigeait son rôle. J'ai une grande admiration pour les acteurs. Bien sûr, ils m'intimident, mais je me retrouve en eux.

A-t-il été facile de trouver la petite fille qui interprète Kiki à dix ans?

Non, car le scénario est très explicite. Certains parents criaient au scandale et voulaient porter plainte. Il a donc fallu passer une petite annonce pour trouver, finalement, la jeune Laurence Carbonneau. Le

scénario était très cru et les scènes de nudité précises, ce qui était une façon pour nous d'écarter, tout de suite, ceux que cela pouvait choquer. Le film me paraît moins cru que le scénario.

Le film annonce tout de suite la couleur puisqu'en ouverture, on voit, en plongée, un couple nu sur un matelas. Il est étendu sur elle.

Puis, il se retourne et l'on voit son pénis, ses couilles, ce qui est rarement le cas au cinéma en Amérique. Je voulais qu'ils soient traités à égalité. On la voit elle, entièrement nue, on le voit lui aussi. La sexualité joue un rôle important dans la vie d'un personnage *borderline*, comme le jeu et la drogue. Ce sont des personnes excessives qui laissent les autres avant qu'on ne les abandonne. Il m'a donc fallu convaincre les investisseurs de la nécessité de montrer la sexualité de Kiki, indispensable à la compréhension de ce personnage qui n'a pas d'inhibition.

Il est difficile de couvrir tous les âges de la vie d'un personnage dans un film sans y perdre en crédibilité. Vous avez organisé le scénario autour de 3 pivots : Kiki à 10 ans, à 20 ans et à 30 ans.

Nous avons décidé de jouer sur les anniversaires, un jour où l'on est toujours envahi par un drôle de sentiment, du moins est-ce mon cas. J'associe les anniversaires à une certaine mélancolie. Kiki fait son *strip-tease* le jour de ses 20 ans.

Y a-t-il eu des scènes difficiles à tourner?

D'autres ont dit avant moi qu'il était plus difficile de tourner une scène d'amour qu'une scène de guerre et je crois que c'est vrai. On demande à deux acteurs de se laisser aller et l'on veut que cela ait l'air authentique, comme dans la scène entre Kiki et Mikaël, Isabelle Blais et Pierre-Luc Brillant. Nous sommes passés par bien des détours avant d'arriver au résultat final. Nous avons tourné en équipe réduite, à deux caméras, et je me suis moi-même mise à la caméra. Dans ce genre de scène, les acteurs et les personnages en viennent à se confondre. Nous avons beaucoup parlé ce jour-là!

La coscénariste a-t-elle assisté au tournage?

Une seule fois, lorsqu'elle apparaît dans une scène. Autrement, elle ne voulait pas. Je n'y aurais pas vu

« *D'autres ont dit avant moi qu'il était plus difficile de tourner une scène d'amour qu'une scène de guerre et je crois que c'est vrai.* »

d'inconvénient. Quelqu'un m'a demandé quel but je voulais atteindre avec ce film. J'espérais simplement que Marie-Sissi aime le film, qu'elle s'y reconnaisse, ce qui est effectivement le cas. Elle a beaucoup pleuré lorsque je le lui ai montré.

*La musique est très présente dans **Borderline**. Un rappel de vos années clip?*

En fait, la musique est aussi très présente dans les livres de Marie-Sissi Labrèche. Elle se réfère même aux paroles de certaines chansons. Mais j'ai peur, bien sûr, qu'on me dise que je reviens au clip. Tant pis. Le livre est musical et je voulais que le film soit poétique. Et puis je ne veux pas renier ce que j'ai fait. Le clip m'a appris certaines choses, notamment à travailler vite. D'ailleurs, j'aime les premières prises, ce qui est brut.

Combien en avez-vous tournés?

Environ 75, étalés sur une dizaine d'années. Il s'agit là d'un excellent laboratoire. Vient un jour toutefois où l'on n'a plus d'idée à dix mille dollars! On finit par se répéter. Je crois qu'une rumeur a circulé voulant que je coûtai trop cher. Mais on ne m'engageait pas pour diriger des acteurs parce que j'étais associée au clip, un raisonnement qui ne valait pas pour mes collègues Érik Canuel et Alain DesRochers. Un jour une musicienne m'a demandé de tourner un clip et je lui ai proposé de jouer devant un écran sur lequel on projeterait une fiction que j'aurais tournée. C'est ce qui m'a permis de lancer la série *Quel jour était-ce?* avec **Dimanche** dans lequel joue Sylvie Drapeau. J'ai ensuite voulu associer un court métrage à chacun des jours de la semaine. Cela a demandé sept ans! Sans aide financière. Beaucoup de gens me sont venus en aide, mais évidemment il me fallait attendre qu'ils soient tous libres en même temps pour pouvoir tourner. Je voulais qu'il n'y ait pas de prouesse à la caméra dans ces films alors ils ont été tournés à l'épaule, sans éclairage. J'ai plutôt misé sur les dialogues, les personnages, l'émotion. Ces films sont en noir et blanc, ce qui crée une unité et, dans chacun d'eux, on croise un personnage qui tient la vedette dans l'un des autres films. Ainsi le dimanche, on voit Sylvie Drapeau et, le lendemain, elle apparaît enceinte de neuf mois. Elle a accouché le jour même!

Regrettez-vous d'avoir attendu toutes ces années avant de tourner un premier long métrage?



Marie-Sissi Labrèche et Lyne Charlebois pendant le tournage de **Borderline** – PHOTO : PIERRE DURY

« Les réalisatrices de ma génération ont eu de la difficulté à s'imposer, si bien que mes collègues masculins, Podz, Érik Canuel, Alain DesRochers, travaillent beaucoup plus que moi. »

Je n'aurais pas pu le faire à 25 ans. Le film aurait été mauvais. Je ne savais pas quoi écrire, je n'osais pas. Pour se lancer dans un projet de film, il faut avoir quelque chose à dire, un propos. Il faut pouvoir toucher les gens. Je suis d'abord photographe, tout de même l'esthétique pour elle-même m'ennuie. Peut-être suis-je en retard de 10 ans, mais si j'avais tourné un long métrage à la fin des années 1990, je n'aurais pas pu faire ce film. Quand j'étais enceinte de mon fils, j'étais absolument heureuse. Quand j'ai tourné ce film, c'était exactement pareil, car même si le sujet n'a rien de bien joyeux, nous avons eu du plaisir sur ce tournage. Cela a été difficile de revenir à la réalité. Je le vis encore un an plus tard. Lorsqu'un tournage prend fin, les membres de l'équipe vont faire d'autres films. Le réalisateur, lui, se retrouve seul avec le monteur.

Je pense maintenant à la suite. D'ailleurs, j'ai une idée de scénario, un sujet dramatique, et j'aimerais, cette fois encore, l'écrire avec Marie-Sissi Labrèche. Mais il faut bien le dire, ce n'est toujours pas facile d'être une réalisatrice. Aussi je me réjouis de l'arrivée de jeunes cinéastes comme Anaïs Barbeau-Lavalette. Les réalisatrices de ma génération ont eu de la difficulté à s'imposer, si bien que mes collègues masculins, Podz, Érik Canuel, Alain DesRochers, travaillent beaucoup plus que moi. Je n'ai pas plus de talent qu'eux, soit, mais je n'en ai pas moins. Allez comprendre... Un temps, cela m'enrageait. Aujourd'hui, je vois les choses autrement. Sans m'enfermer dans un ghetto, je m'entoure volontiers de femmes lorsque je tourne. Ma façon à moi de rétablir un équilibre... ■